

L'Escalade, les escalades et la diversité des pratiques

par B. Amy

... Merci pour le numéro 34 de Roc Infos que vous m'avez envoyé de la part de Guy Lucazeau.

Avant de me plonger dans le texte de Guy, j'ai lu attentivement l'ensemble du numéro. Je ne vous cacherai pas que l'article qui m'a le plus plu est le "Bons points/mauvais points", en grande partie parce qu'il parle d'autres choses que de prises et de cotations.

Tout le reste m'a paru terriblement symptomatique. J'avais entendu parler de l'ECI, et j'en gardais l'impression d'un club très monoculture. Guy et quelques amis grimpeurs ont essayé de me convaincre du contraire. Je veux bien les croire, mais la lecture de ce numéro 34 ne va pas vraiment dans leur sens. En caricaturant un peu, tout à fait amicalement bien sûr :

Deux nouvelles voies en Belledonne y sont décrites. Apparemment il s'agit de pistes, je veux dire de spites d'escalade. J'ai beaucoup grimpé en Belledonne, et j'ai peine à croire que sur 6 longueurs il n'y ait pas un seul emplacement de coinneur, de friend ou d'anneau de corde, et qu'il soit vraiment nécessaire de descendre en rappel à côté de pente herbeuse à chamois.

Claude Vigier paraît s'étonner que des grimpeurs soient allés jusqu'au bout de la logique qu'il a lui-même mise en place, sans se souvenir que "qui sème le vent, récolte la tempête".

Bruno Fara considère normal de mettre deux ans pour gravir 260 mètres de rocher ! Michel Etchessahar rappelle que l'on peut grimper sur la côté est de l'Espagne, cite le topo des Anglais mais "oublie" de dire comment les Anglais en question ont conçu le partage des falaises du coin entre pistes d'escalade et voies d'aventures. J'ai beaucoup grimpé là-bas, d'abord sans topo parce qu'il n'y en avait pas (années 80 et 90), et j'ai eu la chance de gravir « à vue » la belle arête du Puig Campana tout simplement parce que je l'avais aperçue de l'autoroute et qu'il fallait chercher les petites routes de campagne menant à son pied.

Plus tard j'y ai grimpé avec le topo de 2001 de Alan James et Mark Glaister sur lequel on trouve une petite icône indiquant que certaines voies nécessitent des coinneurs et des friends. Je ne sais si cet équilibre entre les deux types d'escalade a été maintenu, mais je le souhaite beaucoup. Dommage que la chose ne soit pas mieux dite dans l'article.

Que les choses soient claires : je ne stigmatise pas l'escalade aseptisée et non autonome. Je grimpe le plus régulièrement possible, et souvent sur des pistes d'escalade où je me fais plaisir.

En hiver je fais de la piste et du hors-piste ou du "loin des pistes" ; en été je pratique aussi bien la piste d'escalade que le hors-spits sur des terrains dits d'aventure. Et dans chaque pratique, je trouve des plaisirs bien spécifiques. En hiver comme en été, la piste m'a permis d'apprendre à techniquement mieux skier et mieux grimper. Mais elle m'a aussi fait comprendre que ce qui fait la richesse de

la montagne sportive, c'est la diversité des pratiques.

Il ne s'agit pas de dénigrer telle ou telle pratique, mais de remettre chacune à sa place, et surtout de ne pas chercher à donner à certaines pratiques des vertus qu'elles n'ont pas. Ne pratiquer qu'une seule discipline me paraît terriblement réducteur. Je suis allé un jour grimper à Kalymnos. Après trois jours sur les moulinettes au-dessus des foules bruyantes, j'ai proposé à mon ami d'aller "ouvrir" avec coinces, friends et anneaux de corde une voie sur un beau pilier vierge de tout équipement. Ce fut l'une de mes plus belles journées sur Kalymnos.

La monoculture, dans quelque domaine que ce soit, non seulement ne m'attire pas, mais surtout me paraît dangereuse. ECI, si j'ai bien compris, veut dire Escalade Club de l'Isère. De quelle escalade s'agit-il ? A l'heure où le balancier des tendances revient vers une plus grande diversité des pratiques, il faudrait peut-être préciser cette question de vocabulaire, en sachant que les Français ont une difficulté : ils n'ont que le seul mot « escalade » pour désigner des disciplines différentes.

En fait, de plus en plus, quand je reviens de certaines voies magnifiques où j'ai trouvé des spits posés à côté d'énormes lunules ou de pièges à coinces, je me sens comme le Na'vi de Avatar face au bulldozer des prospecteurs venus du ciel. La force contre l'intelligence : l'histoire a trop montré vers quelles dérives conduit souvent cet affrontement.

Pour moi, le summum de l'escalade c'est de se placer devant une paroi inconnue, d'y imaginer un itinéraire à la mesure de ses capacités techniques, puis d'aller tracer cet itinéraire **en toute autonomie**. Tout grimpeur en tête de cordée, quel que soit son niveau, peut vivre cette belle expérience.

Une telle entreprise nécessite deux compétences :

- des capacités athlétiques qui sont celles de l'escalade (rocheuse, glaciaire, mixte, herbeuse, crayeuse).
- une quadruple intelligence : celle de la voie (itinéraire général), celle des passages (dans chaque longueur, trouver les bons passages), celle des mouvements à enchaîner (lecture du rocher ou du terrain), et enfin celle de la mise en place optimale des assurages.

Je laisse de côté une compétence importante, le contrôle du mental, parce qu'elle est commune à toutes les activités difficiles, risquée ou non.

Les grandes voies historiques - je pense en particulier aux Dolomites - sont celles où les deux compétences ont été portées à leur plus haut niveau. Mais on peut aussi chercher à minimiser une de ces deux compétences pour pouvoir développer l'autre au maximum.

A un extrême, c'est le plaisir de la découverte de la voie normale astucieuse qui utilise les points faibles de la paroi : compétence athlétique minimale, intelligence de la voie maximale. Ce peut être aussi, dans une paroi difficile, la recherche des passages les plus faciles : la fissure en 6 de la voie Alain-Leininger de 1935 à la face nord du Petit Dru est le résultat d'une compétence athlétique, la variante Martinetti de 1945 est plus facile mais plus intelligente.

A l'autre extrême, on s'affranchit de la recherche de l'itinéraire, des passages et des assurages, on supprime la peur de tomber, et l'on peut alors pousser la compétence athlétique à son plus niveau : c'est la piste d'escalade, et les degrés 7, 8 voire 9. L'intelligence devient minimale : elle est celle de la fameuse "lecture du

rocher" entre deux spits. Elle procure de belles satisfactions lorsqu'elle est nécessaire, comme c'est le cas dans les voies équipées avec discernement. Elle reste souvent théorique quand le rocher est comme un livre où l'on a souligné les phrases à lire. Les prises, marquées de blanc, ne sont plus à chercher. L'intelligence est réduite à la seule recherche du bon mouvement ... quand on ne vous l'indique pas par avance. Voir aussi les cascades de glace si parcourues que le grimpeur n'a plus qu'à crocheter les trous de piolet et à poser les pointes des crampons sur les marches marquées de poudre de glace. C'est ce que les Anglais les plus acerbes appellent la « brainless climb » !

Je comprends l'engouement pour la piste, hivernale et estivale. Elle procure, et elle me procure des plaisirs d'autant plus faciles que je sais que l'entraînement me permettrait de les augmenter de manière significative.

Je regrette simplement que la piste ait fabriqué, en hiver comme en été, une génération de montagnards assistés, ou plutôt deux générations :

- Il y a d'abord eu les nombreux grimpeurs alpinistes de ma génération (beaucoup de mes amis) qui ont trouvé dans les voies sécurisées et balisées un moyen de prolonger leur carrière et qui ont quasiment désappris de grimper comme ils savaient le faire. Certains n'ont pas accepté d'avoir à accorder leurs ambitions aux moyens de leur âge. Ceux-là, vu la sociologie de l'alpinisme, ont souvent terminé leur carrière professionnelle à de hauts niveaux de décision. Ils n'ont pas été habitués à voir les choses leur résister. Et quand le rocher les a repoussés, au lieu d'adapter leur pratique au terrain, ils ont poussé à l'adaptation du terrain à leur pratique.

Ils ont été aidés dans cette approche de l'escalade par ceux d'entre eux qui ont cessé de grimper à haut niveau et se sont reconvertis dans le ferrailage systématiques des parois. Pour ceux-là, ce ferrailage est une évidence qu'il est absurde de remettre en question. Et tout défenseur de l'escalade dite d'aventure est considéré comme un « ayatollah », alors même que peu de ferrailleurs s'encombrent de débats démocratiques avant de partir ferrailer.

L'un des problèmes posés par ces équipiers est souligné par la loi dite de « l'écart inverse » : la distance entre les points d'assurage qu'ils installent est fonction inverse de leur âge !

- Il y a eu ensuite ces innombrables jeunes grimpeurs à qui les via ferrata puis les pistes d'escalade ont laissé croire qu'ils étaient grimpeurs complets, comme les pistes de ski leur faisaient croire qu'ils étaient montagnards. Les exemples cocasses ne manquent pas, ici en Chartreuse ou Belledonne, ou dans les Dolomites. J'en connais qui, virtuoses du 7 voire du 8, se sont fait peur dans les longueurs du 4 dolomitique et qui ont réclamé rien moins que le spitage des voies historiques des Dolomites. Des Italiens, qui en ont entendu parler, on fait remarquer qu'il y a une solution plus simple : ré-apprendre à grimper !

Autre conséquence regrettable : l'escalade sur piste a produit des "monte tout droit" qui ne réfléchissent plus beaucoup. Le parallélisme navrant des voies moulinettes n'apprend guère à utiliser les faiblesses de la paroi. Et là aussi les exemples ne manquent pas de ces forts grimpeurs en perdition dans les Dolomites où une partie de l'art de l'escalade réside justement dans les traversées subtiles.

Je regrette aussi que cette culture de la montagne - adapter le terrain à la pratique, et non la pratique au terrain, en été comme en hiver - soit celle qui s'est répandue dans le grand public. Elle permet certes des réalisations très spectaculaires et médiatiques. Mais elle masque l'autre culture, plus difficile à faire comprendre.

Je regrette tout ça, mais je suis content de voir aujourd'hui que "l'épidémie" marque le pas dans les nouvelles générations (J'emploie le mot épidémie en hommage à l'alpiniste Stephen Venables qui, lui, parle plus sévèrement de "peste française"). De plus en plus de jeunes pratiquants non seulement quittent les pistes des stations de ski, mais se lancent dans un ski de randonnée de haut niveau dans le moindre recoin de nos montagnes. Tout en pratiquant l'escalade sur piste de très grande difficulté, ils se lancent de plus en plus dans des voies de terrain d'aventure, voire en haute montagne où ils amènent un niveau technique incroyable.

Et surtout ils commencent à comprendre que c'est à eux de faire en sorte que leur soient laissés des terrains où vivre la belle aventure de l'escalade. Les démontages de certains équipements déraisonnables parce qu'absurdes ont commencé. A nous d'aider ces jeunes à contenir l'expansion des "ironmongers".

Bien entendu, il continuera d'y avoir des pistes d'escalade et de ski, tout simplement parce que la demande sera toujours là, parce qu'il continuera d'y avoir des gens pour les vouloir, et des équipeurs pour se satisfaire de les satisfaire. Pour ce qui est des équipeurs, on peut faire les mêmes analyses de motivations que celles qui ont été faites de longue date à propos des auteurs de topo-guide. En ce qui concernent les pratiquants qui souhaitent les équipements, des raisons psychologiques profondes pousseront toujours ces gens à chercher cette approche de la montagne qui est le reflet de leur approche de la vie en général. Cette attitude n'a absolument rien de blâmable. Le psychanalyste Boris Cyrulnik a très bien analysé les origines de ce besoin de dépendance ... Mais il s'agit là d'un autre sujet de discussion.

Post-scriptum :

En relisant mon article, je m'aperçois que je n'ai pas mentionné les équipeurs-grimpeurs, c'est-à-dire ceux qui équipent pour escalader leur voie. Et il y en a des remarquables. Le peu que j'ai fait des voies Béatrix m'a laissé plein d'admiration pour ce grimpeur. Et j'ai récemment parcouru en Belledonne quelques voies équipées de manière remarquable par un certain Etienne Jaillard.

On peut employer la comparaison classique avec la musique. Il y a des compositeurs, des interprètes, et des compositeurs interprètes. Il y a de grands interprètes qui n'ont jamais composé ; des compositeurs piètres exécutants ; et des exécutants de génie qui composent pour être parmi les rares capables d'interpréter ce qu'ils ont composé.